

portait bien. Il ne le disait pas, et il me fallut le deviner. Au retour de mes explorations nocturnes dans les ruines avec mes enfants, je le trouvais à dix heures du soir, pâle devant son piano, les yeux hagards et les cheveux comme dressés sur la tête. Il lui fallait quelques instants pour nous reconnaître. Il faisait ensuite un effort pour rire, et il nous jouait des choses sublimes qu'il venait de composer, ou pour mieux dire, des idées terribles ou déchirantes qui venaient de s'emparer de lui, comme à son insu, dans cette heure de solitude, de tristesse et d'effroi. (2)

La charmante cavatine de la *Traviata*, si délicieusement rendue par Madame Prume, nous remit des émotions terribles par lesquelles la musique fantastique de Chopin nous avait fait passer. C'était comme un chant de chérubin après le fracas du combat des archanges contre les armées de Lucifer.

Et puis le violon magique revint encore prier, pleurer, chanter, gémir, supplier, crier, menacer, jusqu'à ce que, enfin, il éclata d'un rire immense au souvenir des fantasmagories du *Carnaval de Venise*.

Etienne geignait, pleurait, riait tour à tour. Mais quand Lavallée partit à fond de train sur ses *Courriers* et les précipita dans une course vertigineuse, Etienne se tordit dans un spasme de délire et s'affaissa sous le banc.

Quand je réussis à l'en retirer, l'on se levait de toutes parts. J'entraînai mon ami. Il était hors de lui-même. J'aurais voulu le pousser immédiatement au dehors, mais la foule était compacte, et ne s'ouvrait pas facilement devant moi. Ce qui fit que, malgré le bruit sourd qui courait dans la salle, plusieurs personnes purent entendre Etienne qui criait à tue-tête :

—Honneur au talent ! gloire au génie !

JOSEPH MARMETTE.

Québec, ce 15 novembre 1874.

## ECHOS DE PARTOUT

On a fumé en France, pendant l'année dernière, 742,000,000 de cigares et 68,000,000 de cigarettes.

C'est joli !...

Le château de Condé, en Normandie, vient de livrer aux archéologues des boulets de pierre taillés en granit gris que l'on croit avoir été tirés par les bombardes anglaises, lors du siège qui précéda la prise du château, en 1417.

Le sultan de Zanzibar est un pianiste émérite. Quand il a acheté à Paris, plusieurs pianos, il a étonné tout le monde en s'asseyant devant un instrument et en jouant une fantaisie de Thalberg très-difficile.

L'Autriche a fondé des cours pour l'étude de la viticulture et pour celle de la pomologie. La vigne et les pommiers peuvent en effet prospérer sous le climat autrichien et sous celui de la Hongrie. Ces deux arbres sont donc appelés à devenir la source de revenus importants pour qui saura en tirer parti.

Une harpe, ayant appartenu à Marie-Antoinette, vient d'être offerte au musée du Conservatoire de musique de Paris, par Mme. la baronne Domier. Cet instrument, œuvre d'un facteur célèbre, Nadermann, est élégant dans ses formes : la colonne et la console sont décorées de peintures d'une grande finesse.

On sait que depuis la guerre de Crimée les Anglais, mais surtout les officiers, ont abandonné beaucoup des préjugés qu'ils avaient contre la barbe et la moustache. Cet abandon a été, dans le corps des Horse-Guards, jusqu'à faire adopter par un certain nombre d'officiers et même de soldats le port de ce que, suivant nos régimes politiques, nous avons appelé la royale, puis l'impériale. Or, au grand désespoir des novateurs, un ordre du commandant vient de rappeler chacun à l'exécution des règlements, et désormais tout officier et tout soldat des Horse-Guards de Sa Majesté devra se faire raser et la barbe inférieure et le menton.

L'*Early-rose* est une nouvelle pomme de terre qui fait bruyamment son entrée dans le monde potager. Elle ne donnerait pas moins de deux récoltes par an. Semée en février sur

une terre fortement fumée, l'*early-rose* se récolte en mai, et semée de nouveau fin mai ou courant de juin, elle peut être récoltée en automne. Les agriculteurs qui la préconisent affirment avoir obtenu l'énorme quantité de 40,000 kilogrammes à l'hectare, et parmi les tubercules un grand nombre ont atteint le poids de 500 grammes. Cette nouvelle variété de pomme de terre exige un sol bien chargé de vieux fumier, et lorsqu'on dépose dans le trou un fragment de tubercule, il faut en même temps y jeter une poignée de cendres de bois.

En attendant, nos voisins d'outre-Manche viennent d'avoir, dans l'imposante Alexandra-Palace, une exposition de pommes de terre. On y a vu réunies cent cinquante variétés du savoureux tubercule. Beau spectacle !

A ce propos, avez-vous une idée de ce que la pomme de terre méprisée, calomniée et persécutée en France il y a un siècle, couvre aujourd'hui d'espace sur notre sol et de ce qu'elle produit d'argent en une année ? Voici les chiffres de la statistique de 1871 : superficie de la culture : un million cent vingt-sept mille cent quatre-vingt-douze hectares, ce qui équivaut, à peu de chose près, à onze mille deux cent soixante-douze carrés d'un kilomètre de côté, plantés en pomme de terre ; récolte : cent onze millions quatre cent soixante-dix mille six cent quarante-sept hectolitres ; valeur : cinq cent quarante-neuf millions de francs.

Du haut du ciel, ta demeure dernière.  
Bon Parmentier, tu dois être content.

## LES CANADIENS DE L'OUEST

CHARLES DE LANGLADE

XIV

Alexander Henry, l'un des quatre traitants anglais qui se trouvaient alors à Michillimakinac, fut témoin de l'affreux massacre de la garnison de ce fort. Comme son titre d'Anglais (1) lui valait la mort dans les circonstances, il se rendit immédiatement à la résidence de Langlade, voisin de la sienne, dans le but de s'y réfugier.

A son arrivée chez Langlade, toute la famille de ce dernier, qu'il appelle l'interprète français, était aux fenêtres et pouvait voir la sanglante tragédie qui se déroulait en ce moment, Henry ayant demandé à Langlade un refuge dans sa maison, celui-ci, selon ce traître anglais, lui aurait répondu en haussant les épaules : « Que voudriez-vous que j'en ferais ? » Aussi désespérait-il de son sort lorsqu'une Pawnee, esclave de Langlade, lui fit signe de la suivre. Elle le conduisit à un escalier qui aboutissait au grenier, et lui conseilla d'aller s'y cacher. Henry s'empressa de suivre son avis, et l'indienne l'enferma sous clef.

Anxieux de voir ce qui se passait au fort, Henry put, au moyen d'une ouverture dans le toit, qui laissait entrer quelques lueurs de clarté, observer les sauvages qui jouissaient en barbares de leur atroce triomphe. C'était un spectacle hideux à voir. Les mourants, en proie à la plus cruelle agonie, faisaient entendre des cris plaintifs et laissaient échapper des flots de sang, tandis que les morts gisaient sur le sol scalpés et dépourvus de leurs vêtements. Pour ajouter à l'horreur du tableau, quelques sauvages se gorgeaient du sang de leurs victimes avec le creux de leurs mains en jetant des cris pleins d'une rage infernale.

Après avoir assouvi leur féroce vengeance, quelques Objibwas se précipitèrent dans la maison de Langlade, en proférant des vociférations qui fesaient dresser les cheveux d'Henry. Ils demandèrent à Langlade si quelques Anglais ne s'étaient pas réfugiés dans sa maison. Il répondit négativement, mais pour plus de certitude ils furent tous les appartements, et se rendirent finalement au grenier.

Henry crut que c'en était fait de sa vie, et une terreur profonde s'empara de lui.

(1) Telle était l'aversion des sauvages contre les Anglais à cette époque, que Henry, après son départ de Montréal dans l'été de 1761, fut obligé de se déguiser en voyageur canadien pour ne pas attirer l'attention des sauvages qui eussent pu lui faire un mauvais parti. Quelque temps après le massacre de Michillimakinac, il lui fallut, sur les recommandations d'un chef sauvage ami, se travestir en indien pour ne pas s'exposer à la vengeance des Objibwas.

En entendant leurs pas précipités, il se cacha derrière un tas de vaisseaux faits d'écorce de bouleau, qui servaient à recueillir l'eau d'érable. Il contint de son mieux sa respiration, mais les battements de son cœur étaient si violents qu'il eut qu'ils allaient le trahir.

Quatre sauvages, armés de casse-tête, teints de sang comme des hyènes furieuses, ne tardèrent pas à pénétrer dans le grenier. Ils promènèrent un regard inquisiteur dans cette sombre pièce, où le jour entrant à peine, puis partirent sans apercevoir Henry. Ils étaient accompagnés de Langlade, auquel ils énumèrent complaisamment le nombre de chevelures anglaises qu'ils avaient scalpées durant le jour. La joie d'Henry, lorsque la porte se referma sur lui, ne peut se comparer qu'à celle du condamné qui échappe d'une manière inespérée à l'exécution fatale.

Epuisé par tant d'émotions, Henry s'abandonna à un sommeil bienfaisant jusqu'à l'heure du crépuscule, alors qu'un nouveau bruit l'éveilla soudainement. C'était la femme de Langlade qui entrant. Elle fut fort étonnée de le voir, car elle ignorait le lieu de sa retraite. Elle lui dit de prendre courage, car la plupart des Anglais ayant péri, elle espérait qu'il pourrait échapper à leur vengeance. Il lui demanda un peu d'eau pour restaurer ses forces, et elle s'empressa de lui en faire apporter.

Après une nuit pleine d'angoisses et d'insomnie, Henry entendit, dès les premiers feux du jour, la voix menaçante de plusieurs sauvages qui pénétraient de nouveau dans la maison de Langlade. Ils informèrent ce dernier que, n'ayant pas trouvé la tête d'Henry parmi celles des autres victimes, ils allaient faire de nouvelles perquisitions, afin de ne pas laisser échapper cette nouvelle proie. En entendant leurs menaces, la femme de Langlade s'efforça de lui démontrer qu'il ne serait pas prudent de soustraire Henry plus longtemps à leurs recherches, car les sauvages irrités ne manqueraient pas de se venger sur leurs propres enfants. Langlade résista d'abord aux instances de sa femme, mais ses sollicitations devenant de plus en plus pressantes, il crut devoir déclarer aux indiens qu'Henry s'était réfugié sous son toit.

A cette nouvelle, les sauvages bondirent au grenier. Ils étaient ivres, presque nus, et affreux à voir. Leur chef, Wenniway, un véritable colosse, tout noirci de charbon, s'élança sur Henry, et le saisit d'une main par le collet de son habit en brandissant de l'autre un long couteau, comme s'il eut voulu le lui enfoncer dans la poitrine. Puis, se ravissant tout à coup, comme si un sentiment d'humanité l'eût fait reculer devant le crime qu'il allait commettre, il retira son arme prête à se rougir de sang en disant : « Je ne te tuerai pas. J'ai été souvent en guerre avec les Anglais, et je leur ai enlevé bien des chevelures. Mon frère Musinigon a été tué par eux ; eh bien, tu prendras sa place et tu porteras son nom. »

Henry reçut ordre de Wenniway de se rendre à son wigwam, mais à sa demande, Langlade obtint la permission de le garder sous son toit quelques jours encore. Il était à peine entré dans la maison de Langlade qu'un sauvage vint lui ordonner de le suivre au camp des Objibwas.

Henry connaissant le caractère brutal de cet indien, qui lui était endetté, craignit qu'il n'essayât de le tuer durant le trajet. Ses appréhensions étaient fondées, car son farouche compagnon essaya de l'entraîner vers un endroit écarté, plein de broussailles, en arrière du fort. Henry refusa d'aller plus loin. Le sauvage leva alors son couteau pour l'en frapper ; mais Henry para le coup et prit la fuite. Furieux de voir échapper sa proie, l'indien se mit à sa

poursuite en jetant de grands cris. Henry, auquel l'épouvante semblait donner des ailes, se dirigea vers la demeure de Langlade, et alla se réfugier dans le grenier, où pour la seconde fois il trouvait un lieu de protection contre ses ennemis.

Henry (2) se plaint de n'avoir pas eu de Langlade tous les bons traitements qu'il aurait pu en attendre. Il raconte qu'après sa mise en liberté, il décida de se rendre à Détroit, et que Langlade refusa de lui vendre à crédit une couverture pour le protéger contre le froid. Elle lui était d'autant plus indispensable pour le voyage qu'il avait été dépouillé de tous ses vêtements par les sauvages, et qu'il ne lui restait plus qu'une vieille chemise pour couvrir ses membres presque nus. Un autre Canadien du nom de Jean Cucheise (3) fut plus humain, et lui donna une couverture sans laquelle Henry prétend qu'il eut péri dans son voyage sur le lac Michigan.

Ce qui précède est raconté sur la seule autorité d'Henry, et comme Langlade n'a pu prendre connaissance de l'accusation « d'inhumanité sordide » portée contre lui et y répondre, puisque ce récit ne fut publié qu'en 1809, c'est-à-dire neuf ans après sa mort, il ne nous est guère facile de nous prononcer sur la véracité des faits relatés par ce traître anglais. Nous devons dire toutefois que la belle conduite de Langlade à l'égard du capt. Etherington et du lieutenant Leslie, qu'il sauva des flammes du bûcher, nous fait croire assez difficilement qu'il ait agi en même temps d'une manière toute différente envers Henry.

Du reste, nous avons lieu de croire qu'Henry a chargé un peu le sombre tableau du massacre de Michillimakinac pour lui donner probablement plus de couleur et d'intérêt. Cela est d'autant plus vraisemblable que son récit ne fut publié que quarante-six ans après la date de ce tragique événement.

Henry dit, par exemple, à la page 91 de sa relation, que le « lieutenant Jernette (3) et soixante-dix soldats ont été tués lors de la prise du fort, » tandis que d'après la lettre du capt. Etherington, écrite huit jours seulement après le massacre, et qu'on trouvera plus loin, ce nombre aurait été de 17 seulement, ce qui constitue une différence sensible, comme on le voit.

Henry affirme encore (page 105) que le chiffre de la garnison de Michillimakinac était de 90, lorsqu'il n'était que d'environ 35, d'après encore la lettre du commandant. Parkman a cru expliquer cette différence d'une manière satisfaisante en disant qu'Henry a sans doute voulu inclure tous les habitants du fort, les soldats et les Canadiens. Cela ne se peut, puisque Henry déclare que pas un seul Canadien ne fut victime du massacre : « Pendant la prise du fort, dit-il, je remarquai beaucoup de Canadiens regardant avec calme ce qui se passait, ne s'opposant pas aux indiens, et n'en recevant non plus aucun mal. » Du reste, Henry est explicite sur ce point : « La garnison, dit-il, se composait de 90 soldats, de deux officiers subalternes et du commandant, et il y avait quatre traiteurs anglais au fort. » Si tous les Canadiens ont été épargnés lors du massacre, comme le constatent Etherington et Henry, les prétendues 71 victimes ne pouvaient être que des Anglais. Or, il a été pleinement démontré que le nombre des Anglais, à Michillimakinac, n'a pas alors dépassé la quarantaine. Et si Henry a exagéré dans ces deux cas, ne peut-on pas en inférer qu'il a pu fort bien représenter les faits qui concernent Langlade sous un jour beaucoup plus défavorable qu'ils ne l'étaient réellement ?

JOSEPH TASSÉ.

(A continuer)

(2) *Tenets and Adventures in Canada and the Indian Territories between the years 1760 and 1776*, p. 93.

(3) Le capt. Etherington écrit *Journal*.

(4) *Conspiracy of Pontiac*.

(2) George Sand, *Histoire de sa vie*.